Mourawieff n'arrivaient pas à enrayer le mouvement, lorsque Trepof fut envoyé comme maître de la police à Varsovie. En quelques jours il mit la main sur les principaux chefs et désorganisa du coup la résistance. Il passa ensuite à Karkoff, centre des conspirations nihilistes, et fut, en 1866, appelé à Saint-Pétersbourg, au lendemain de l'attentat de Karakozoff contre le tsar Alexandre II, puis chargé de la réorganisation et de la direction de la police de la capitale sous le titre de préfet. Il s'acquitta de ces fonctions avec une activité et une intelligence remarquables; mais, malgré la plus impitoyable sévérité, il ne réussit pas à comprimer le mouvement nihiliste de 1878; lui-même faillit en être victime. C'est à cette époque qu'une nihiliste enthousiaste, Véra Zassoulitch, lui fit, d'un coup de revolver, une blessure dont il ne guérit jamais complètement. Son état de santé et l'acquittement de Véra Zassoulitch, qui impliquait un blâme contre son administration, lui firent abandonner ses fonctions. Il fut nommé alors membre du conseil de l'empire et aide de camp général du tsar.

* **TRÈS** adv. — Ne doit plus être suivi du trait d'union, d'après la nouvelle orthographe de l'Académie (éd. de 1877) : TRÈS BON, TRÈS PUISSANT. Il n'est fait que deux exceptions à cette règle : TRÈS-FONDS et TRÈS-HAUT.

TRESCA (Henri-Edouard), savant français, né à Dunkerque en 1814. — Il est mort à Paris le 21 juin 1885. A ses publications déjà énumérées nous ajouterons son important mémoire sur l'*Ecoulement des solides*, qui obtint, en 1883, le grand prix de mécanique à l'Académie des sciences.

* **TRESCKOW** (Udo VON), général prussien, né à Jerichow (Saxe prussienne) le 7 avril 1808. — Il est mort le 20 janvier 1885. Il avait été mis en disponibilité comme général d'infanterie en 1875.

Trésor (LE), comédie en un acte, en vers, de M. François Coppée (Odéon, 22 décembre 1879). Un revenant de l'émigration, le duc Jean, de retour dans son manoir délabré, sait qu'un trésor y est caché : des diamants de grande valeur, parure féminine transmise de mains en mains depuis des générations dans sa noble lignée, et qu'on a dû enfouir quelque part, lors de la Révolution. En attendant qu'il le trouve et devienne riche, il en est réduit à labourer de ses mains les terres de son domaine. Près de lui vivent deux autres émigrés, un abbé et sa nièce, qu'il a recueillis et qui sont encore plus pauvres qu'il ne l'est lui-même. Il aime la nièce, fort jolie fille, et la nièce l'adore, car il est fort joli garçon. Cependant il apprend un beau jour qu'elle se lasse de la misère et qu'elle va épouser un rustre enrichi; dans sa douleur, il se décide à quitter son manoir; il s'engagera, il ira se faire tuer dans les armées de Napoléon. Mais le bruit du mariage de la jolie nièce était faux; celle-ci lui est bien fidèle, au contraire, et, apprenant à son tour qu'il la dédaigne, qu'il l'abandonne, elle va livrer aux flammes les tendres souvenirs qu'elle conservait de lui. Depuis longtemps il n'y avait pas eu de feu dans la vieille cheminée; à la chaleur, un ressort se détend, une cachette apparaît, et, dans la cachette, un coffret de fer : ce sont les fameux diamants. En ce moment même, le duc Jean revient; il a réfléchi; il serait bien bête d'aller se faire tuer pour une ingrate, une infidèle qu'il n'aime plus. Elle lui remet le coffret : « Epousez maintenant qui vous voulez, vous êtes riche. » Le duc devine qu'il a été trompé, qu'elle l'aime toujours, et il lui offre sa main : « Trop tard, vous êtes riche; je ne vous aimais que parce que vous étiez pauvre. » Qu'à cela ne tienne, le duc va jeter les diamants par la fenêtre lorsque survient l'abbé : en furetant dans la bibliothèque, il a découvert un parchemin où se trouve toute l'histoire des diamants; ils sont faux, et si les femmes de la maison se les transmettaient de mère en fille, ce n'était que comme symbole, pour rappeler un don patriotique fait autrefois avec la vraie parure par un ancêtre très reculé du duc actuel. Les deux amoureux, redevenus pauvres, n'ont plus qu'à s'épouser.

Tresor (LOU) **des felibrige** *ou Dictionnaire provençal-français, embrassant les divers dialectes de la langue d'oc moderne*, par Frédéric Mistral (Aix-en-Provence, 1879-1886, 2 vol. gr. in-4°). L'illustre poète de la Provence contemporaine, Frédéric Mistral, non content d'être le Lamartine ou le Victor Hugo de cette renaissance littéraire qui a pour nom le Félibrige, voulut en être aussi le Littré. Plus ambitieux même que son devancier, Mistral prétendit — nous exposons ici son programme — faire entrer dans son *Dictionnaire* tous les mots usités dans le midi de la France, avec leur signification française, les acceptions au propre et au figuré, les augmentatifs et diminutifs, et un grand nombre d'exemples et de citations d'auteurs; les variétés dialectales et archaïques de chaque mot, avec les similaires des diverses langues romanes; les radicaux, les formes bas-latines et les étymologies; la synonymie de tous les mots dans leurs divers sens; le tableau comparatif des verbes auxiliaires dans les principaux dialectes; les paradigmes de beaucoup de verbes réguliers, la conjugaison des verbes irréguliers et les emplois grammaticaux de chaque vocable; les expressions techniques de l'agriculture, de la marine et de tous les arts et métiers; les termes populaires de l'histoire naturelle, avec leur tradition scientifique; la nomenclature géographique des villes, villages, quartiers, rivières et montagnes du Midi, avec les diverses formes anciennes et modernes; les dénominations et sobriquets particuliers aux habitants de chaque localité; les noms propres historiques et les noms de familles méridionaux; la collection complète des proverbes, dictons, emgmes, idiotismes, locutions et formules populaires; des explications sur les coutumes, usages, mœurs, institutions, traditions et croyances des provinces méridionales; des notions biographiques, bibliographiques et historiques sur la plupart des célébrités, des livres ou des faits appartenant au Midi. Le programme, on le voit, était vaste; l'auteur, cependant, a tenu toutes ses promesses.

* **TRÉSORIER** s. m. — Encycl. Admin. *Trésoriers-payeurs généraux.* Les trésoriers-payeurs généraux remplacent, dans les départements, les receveurs généraux et les payeurs du Trésor public. Placés sous l'autorité directe du ministre des Finances, ils ont sous leurs ordres les receveurs particuliers et les percepteurs. Leur mission consiste : 1° à recouvrer les impôts directs; 2° à centraliser toutes les sommes perçues pour le compte de l'Etat, des départements et des communes, soit par les agents qui relèvent d'eux, soit par les receveurs des diverses régies financières; 3° à payer, sur mandats régulièrement délivrés, soit directement, soit par leurs receveurs et percepteurs, toutes les dépenses faites dans leur département pour le compte soit de l'Etat, soit des départements, soit des communes.

Les trésoriers-payeurs généraux sont tenus de verser dans la caisse centrale du Trésor public un cautionnement qui garantit non seulement leur gestion personnelle, mais encore celle des receveurs particuliers et des percepteurs placés sous leurs ordres. Ce cautionnement varie suivant l'importance de la trésorerie à la tête de laquelle ils sont placés. Leur traitement se compose de plusieurs éléments de revenus. Au salaire fixe, lequel est relativement minime, s'ajoutent les intérêts de leur compte courant avec le Trésor, les commissions qu'ils touchent de la Caisse des dépôts et consignations, de la ville de Paris, du Crédit foncier, pour placement de leurs actions et obligations, etc.; les remises proportionnelles sur les sommes qui passent entre leurs mains et les bénéfices du courtage qu'ils opèrent pour le compte des particuliers, dans toutes les opérations qui concernent la Banque et la Bourse. Les trésoriers-payeurs généraux, dans l'organisation actuelle du service de la trésorerie, sont à la fois fonctionnaires, banquiers et coulissiers.

Depuis que la Banque de France a établi des succursales dans tous les départements, les trésoriers-payeurs généraux sont des agents dont l'utilité est très contestée.

TRESSAY (Georges-Alexandre-François-Marie DU), écrivain français, né à Mormaison (Vendée) le 7 avril 1815. Ordonné prêtre en 1845, après avoir terminé ses études ecclésiastiques au séminaire de Saint-Sulpice, il devint vicaire aux Sables, curé de l'Ile-Dieu et de Chantonnay, enfin chanoine de Luçon. Il se démit de son canonicat pour se vouer à la prédication. De 1869 à 1876, il dirigea une feuille politique, *le Vendéen*. On lui doit les écrits ci-après : *Vie de Mathieu de Gruchy* (1868, in-18); *Histoire des moines et des évêques de Luçon* (1869-1870, 3 vol. in-8°); *Vie de Mgr Soyer, évêque de Luçon* (1872, in-8°); *Puitesson* (1873, in-18); et un recueil de *Dix pièces dramatiques* destinées aux cercles d'ouvriers, colléges, etc. (1877, in-18).

* **TREUILLE DE BEAULIEU** (Antoine-Hector-Thesée, baron), général français, né à Luneville le 7 mai 1809. — Il est mort à Paris le 24 juillet 1886.

* **TRÈVE** s. f. — Encycl. Polit. *Trêve des confiseurs*, Suspension des hostilités entre les partis, à la Chambre des députés française, dans les environs du jour de l'an.

* **TRÈVE** (Auguste-Hubert-Stanislas), marin et savant français, né le 1er novembre 1829. — Il est mort à Paris le 25 novembre 1885. Après avoir dirigé, de 1879 à 1881, l'Ecole des défenses sous-marines de Boyardville, il avait obtenu, lorsque la guerre de Chine éclata, le commandement du cuirassé « Atalante », dans l'escadre de l'extrême Orient, commandée par le vice-amiral Courbet; ensuite il commanda la flottille du Tonkin en 1884. C'est peu de temps après son retour à Paris qu'en traversant la place du Théâtre-Français il fut renversé par une voiture; grièvement blessé à la tête, il succomba le lendemain au milieu d'horribles souffrances. C'était un travailleur infatigable, toujours à la recherche d'applications de l'électricité à la marine et de progrès nouveaux à réaliser. Il faut citer parmi ses dernières études scientifiques celles qu'il fit sur les barres d'acier aimantées, et qui avaient pour but de parer aux accidents résultant de la surchauffe dans les chaudières à vapeur. C'est à lui qu'on doit le système d'embrayeur essayé à bord du « Desaix ».

TREVELYAN (George-Otto), homme politique anglais, né à Rothley-Temple (comté de Leicester) le 20 juillet 1838. Il est neveu de lord Macaulay. Il fit ses études à Harrow-School et à Trinity-College, à Cambridge, et se présenta à la députation comme candidat libéral à Tynemouth en 1865. Il fut élu. Il entra dans le gouvernement formé en 1868 par M. Gladstone, comme lord civil de l'Amirauté; mais il donna sa démission en juillet 1870, n'étant pas d'accord avec ses collègues sur la bill d'éducation. En novembre 1880, il fut nommé secrétaire parlementaire à l'Amirauté, et, le 9 mai 1882, il fut choisi comme chef secrétaire du lord-lieutenant d'Irlande, après le meurtre du malheureux Cavendish; enfin, il devint, au mois d'octobre 1884, chancelier du duché de Lancastre. Dans le troisième cabinet formé par M. Gladstone, en 1885, il fut secrétaire pour l'Ecosse, fonction qu'il résigna le 27 mars 1886, parce qu'il ne partageait pas les vues du premier ministre touchant le *home rule*. Il ne fut pas réélu après la dissolution de la Chambre des communes en 1886. Il a publié : *Campore* (1865); *les Dames au Parlement* (1869); *la Vie et les lettres de lord Macaulay* (1876-1877); *Histoire de Charles-Jean Fox* (1880).

TREVES (Emilio), littérateur et éditeur italien, né à Trieste le 31 décembre 1834. Il s'était d'abord tourné vers le théâtre, et un premier drame, *Richesse et Misère*, joué au Théâtre-Philodramatique de Trieste, avait obtenu assez de succès; un autre, *le Duc d'Enghien*, fut interdit par la censure autrichienne, qui craignait de déplaire à Napoléon III. Découragé, M. Emilio Treves entra comme typographe à l'imprimerie du « Lloyd autrichien »; il collaborait en même temps, comme correspondant, à diverses feuilles italiennes. Venu à Milan pour tenter la fortune littéraire, il écrivit dans la « Gazzetta di Milano », « l'Italia neutrale », et, après la guerre de 1859, qu'il fit dans les rangs des garibaldiens, il fonda le *Museo di famiglia*, dont il prit la direction. Cette première tentative ayant assez bien réussi, il consacra un métier d'éditeur et fonda successivement *la Biblioteca utile* (1855), recueil qui subsiste encore, ainsi que l'*Annuario scientifico* et *la Biblioteca amena*, collections qui ont fait sa réputation en donnant de la notoriété à un grand nombre de jeunes de talent. En 1869, il fonda le *Corriere di Milano*, journal politique qui cessa de paraître en 1874, année où il reprit *l'Illustrazione italiana*, fondée par MM. Pomba et Sonzogno, mais qui périclitait et à laquelle il sut imprimer une direction qui lui assura le succès. Il y rédige lui-même le feuilleton de critique littéraire.

* **TRÉVILLE** (Herman Calouin, comte DE), homme politique français, né à Casteinaudary (Aude) le 28 février 1802. — Il est mort en février 1886.

TREVIRIS, nom latin de la ville de TRÈVES.

TRÉZIGNIES, pénitencier agricole de la côte O. de l'île de la Nouvelle-Calédonie, à 45 kilom. au nord-ouest de Vouméa, sur la rive gauche de la Néra, en face de Bourail.

TRIAIRE (Pierre), militaire français, né au Vigan le 17 octobre 1771, mort à El-Arisch (Egypte) le 30 décembre 1799. Engagé à dix-sept ans en 1788, il se distingua au siége de Toulon, fit partie de l'armée d'Italie et était sergent des canonniers à la 118e demi-brigade lorsqu'il partit pour l'armée d'Egypte. Il était à la prise du Caire et au siége de Saint-Jean-d'Acre. Pendant la retraite qui suivit cette opération désastreuse, Triaire faisait partie de la poignée d'hommes qui défendit le caravansérail fortifié d'El-Arisch dans le désert de la Syrie, sur les frontières de l'Egypte. Le 9 nivôse an VIII, El-Arisch fut enveloppé par des forces considérables; en peu d'instants des brèches furent ouvertes de tous côtés; l'ennemi avait envahi la place. Quelques soldats parlent de se rendre; le sergent Triaire leur conseille de fuir s'ils le peuvent, puis il s'enferme dans le magasin à poudre et le fait sauter, ensevelissant sous les ruines un grand nombre de Turcs. Pierre Triaire était âgé de vingt-huit ans. Une souscription, que la ville du Vigan s'est engagée à parfaire au besoin, a été ouverte en 1889, pour élever une statue au héros d'El-Arisch.

* **TRIANGLE** s. m. — Encycl. Astr. Deux constellations portent ce nom : l'une dans l'hémisphère boréal, l'autre dans l'hémisphère austral. Elles ont été quelquefois subdivisée en *grand* et *petit triangle* (Hévélius), mais cette division n'a pas prévalu; les étoiles du *petit triangle* sont trop peu remarquables pour justifier le morcèlement d'une constellation déjà peu étendue.

Le *Triangle Boréal*, appelé par les Grecs *Deltoton*, s'étend, entre Persée, Andromède et le Bélier, du 26e au 33e parallèle en déclinaison, et de 1 h. 15 m. à 2 h. 30 m. sidérales en ascension droite. Les plus belles étoiles forment un triangle rectangle de côtés inégaux, dont l'angle droit est marqué par une étoile de 3e grandeur et les deux autres par des étoiles de 4e grandeur; on le transforme en triangle équilatéral en plaçant la troisième sommet sur des étoiles de 5e grandeur. Les plus faibles lunettes permettent d'y voir une belle nébuleuse résoluble. Cette constellation passe non loin du zénith de Paris et est visible la nuit, du mois de septembre au mois d'avril.

Le *Triangle Austral*, introduit dans les atlas célestes par Bayer en 1603 et appelé aussi la *Petite Balance* (*Libella*), s'étend du 60e au 71e parallèle en déclinaison, et de 14 h. 40 m. à 17 h. 20 sidérales en ascension droite. Le triangle est dessiné par une étoile de 2e grandeur au sommet et deux étoiles de 3e grandeur à la base. Cette constellation ne s'élève pas au-dessus de l'horizon de Paris.

TRIBALLES, *Triballi*, ancien peuple de la Thrace septentrionale (Bulgarie occidentale) entre l'Hœmus et le Danube. Il fut vaincu par Philippe de Macédoine, père d'Alexandre, et plus tard soumis par les Romains. En dernier lieu il fut compris dans l'une des divisions administratives de l'empire d'Orient.

Tribulet (LE), journal hebdomadaire politique, satirique, illustré, fondé à Paris, le 10 novembre 1878 par M. Harden-Hickey, connu dans la presse sous le pseudonyme de Saint-Patrice. Antiépuisticain et ultra-royaliste, le *Tribulet*, qui avait pour gérant le baron Desnegy de Wogan et pour secrétaire de rédaction M. Jules de Gastyne, se signala dès ses premiers numéros par la violence de ses attaques contre le gouvernement et les principaux fonctionnaires de la République. A l'occasion notamment du voyage fait à Cherbourg en 1880 par M. Grévy, accompagné de MM. Léon Say, alors président du Sénat, et Gambetta, président de la Chambre des députés, le « Tribulet » publia un dessin fort irrévérencieux pour les trois présidents. On se souvient alors que M. Saint-Patrice était étranger et à ce titre on l'expulsa le 30 août 1880. Cette mesure, qui d'ailleurs fut bientôt rapportée, valut au « Tribulet » un succès tel que le journal devint quotidien. Mais la vogue ne dura que quelques mois, et en 1881 il reprit sa périodicité primitive. Le *Tribulet*, y, célèbre par ses démêlés avec la justice, a reçu, de 1879 à 1889, 114 assignations, et 16 condamnations en dommages-intérêts. Le journal lui s'est élevé à 275.000 francs. Il a eu en 1889, pour rédacteur en chef, M. Jean Bonnefon. Ses principaux collaborateurs littéraires sont : MM. Cornély, Raoul Duché, Alfred Capus, Gaston Jollivet, Simon Boubée, Montyvieux, Boussenot, Destrelle, etc. La partie artistique du journal est confiée à MM. Blass, Caran d'Ache, Vallet, Fernand Fau, Gaston Nourry, Willette, etc.

* **TRIBUNAL** s. m. — Encycl. Adm. *Tribunaux civils.* V. MAGISTRATURE.

— *Tribunaux de commerce.* V. COMMERCE; JUGES CONSULAIRES.

Tribunal (LE), tableau de M. Paul Salzédo, exposé au Salon de 1881, et depuis fréquemment reproduit par la gravure. Sur une estrade en vieux chêne sculpté siegent deux juges, et au milieu le président, au maintien grave et solennel. L'un des juges est le plus vieux, prend des airs importants. L'autre communique à son président avec un zèle empressé une recherche relative à la cause qui se plaide. Voilà un magistrat qui avancera vite ou nous nous trompons fort : le cup d'œil est parfaitement rendu, le geste, être prompte, on le soupçonnerait même volontiers d'être quelque peu intrigant. Le *Tribunal* compta parmi les œuvres les plus fort remarquées du Salon. « Salzédo comprend la magistrature non moins que Daumier, dit un critique. Ses tableaux sont recherchés par ceux qui aiment à lire les prolégomènes et les compositions du maître. » Nous signalerons dans les deux premiers actes, traités en opéra-comique, la scène du duel de Manoël, le duo de la fenêtre avec Xaïma, le chœur de la noce, une marche, et surtout l'entrée d'Hermosa la folle. Dans les deux derniers, il faut citer le chant de guerre *Debout! enfants de l'Ibérie*, d'un rythme peu original, mais que Mlle Krauss disait et jouait d'une façon sublime dans sa grande scène du 3e acte; enfin une mélodieuse romance de Ben Saïd, *A force de t'aimer*, dans le 4e acte, lequel est d'ailleurs regarde comme le meilleur de l'opéra. *Le Tribut de Zamora*, qui ne s'est pas maintenu au répertoire, eut, en 1881, 34 représentations. Ses principaux interprètes étaient : Mlle Krauss (Hermosa), Mlle Daram (Xaïma), M. Sellier (Manoël Diaz) et M. Lassalle (Ben Saïd).

* **TRICHINOSE** s. f. — Encycl. Pathol. Facile à diagnostiquer, il tint la campagne pendant un mois, créa de toutes pièces l'artillerie de la division Martineau-Deschenez, et gagna à Coudursou son grade de lieutenant-colonel (18 novembre). Attaché à l'état-major de Bourbaki, il eut la bonne fortune de retarder, au moins pendant quarante-huit heures, la marche enveloppante de l'armée allemande; grâce à lui, le fort de Joux fut mis en état de défense et les pontonniers qu'il y avait amenés criblèrent d'obus les colonnes du général de Werder, juste à point pour permettre au général Billot de se dérober aux bataillons ennemis. Après la paix, il organisa à Valence le 38e d'artillerie, fut promu colonel en 1875 et commanda l'artillerie du 9e corps. Général de brigade le 19 février 1880 et commandant de l'Ecole d'application de Fontainebleau, il fut nommé, le 14 juin 1881, directeur de l'artillerie au ministère de la Guerre; pendant les trois années qu'il resta à la tête de cet important service, il ne cessa de montrer la plus grande activité, et on lui doit la création des seize bataillons d'artillerie de forteresse. Général de division le 31 août 1883 et élevé à la dignité de grand officier le 23 décembre 1888, il commandait la 15e division d'infanterie lorsqu'il passa, par limite d'âge, dans le cadre de réserve, le 9 janvier 1889. Depuis sa sortie du service, le général Tricoche a voulu devenir un homme politique; il a écrit d'abord un long article : *Quelques remèdes*, paru dans la « République française » du 20 février 1889, et qui a trait à la situation politique du moment; puis, aux élections générales du 22 septembre, il s'est présenté comme candidat républicain dans l'arrondissement de Cognac, où il a obtenu 7.505 voix, contre 8.812 données à son adversaire, M. Cunéo d'Ornano, qui a été élu.

Tricoche et Cacolet, comédie bouffonne en cinq actes de MM. H. Meilhac et Ludovic Halévy, représentée pour la première fois à Paris sur le théâtre du Palais-Royal, le 6 décembre 1871. Tricoche et Cacolet sont des agents d'affaires qui se chargent de « recherches dans l'intérêt des familles », et dont l'opération la plus courante est de surveiller les femmes soupçonnées par leurs maris et réciproquement les maris soupçonnés par leurs femmes. Or, Tricoche a découvert que le duc Emile est le fils de la femme du baron de Van der Pouf, riche banquier, un billet amoureux qu'il porte constamment dans un médaillon placé sous son gilet. Il s'agit d'enlever ce poulet et de le céder au mari à beaux deniers comptants. C'est ce qu'il appelle « vendre un fils à son père », et il ne recoit pas d'argent, mais les douleurs musculaires, la prostration et l'œdème de la face sont des symptômes à peu près constants.

Depuis quelques années, les Etats-Unis exportent des quantités considérables de viande de porc, fumée ou salée. Cette viande, achetée à bon compte, a causé de son côté de nombreuses victimes. Plusieurs gouvernements : l'Italie, le Portugal, l'Espagne, la Grèce, l'Autriche, l'Allemagne, la Prusse, ont pour motif prohibé l'importation des viandes de porc venant d'Amérique. En France, on s'est ému beaucoup moins du danger que pourrait créer la consommation de ces viandes américaines. L'importation en fut interdite en 1881; mais ces mesures prohibitives ne tardèrent pas à être retirées. Des discussions soulevées à ce propos au sein de l'Académie de médecine il paraît, en effet, résulter que notre pays jouit d'une sorte d'immunité vis-à-vis des viandes trichinées, grâce à l'habitude qu'ont prise fortement les vivres de porc. Fréquente en Amérique et en Allemagne, la trichinose ne paraît pas être une maladie française. La première et la seule épidémie qu'on ait observée remonte à 1862 et celle de Crépy-en-Valois, dont M. Laboulbène a présenté la relation en 1881. « Sur 13 individus pris au hasard, mangé de la viande d'un porc trichiné, une jeune fille succomba après avoir presenté des accidents d'apparence typhoïde avec complicatie de pneumonie; 16 autres personnes furent plus ou moins gravement malades (diarrhée, œdème, douleurs musculaires); 4 seulement restèrent indemnes. Et encore ce dernier, une première de cette épidémie, on acquit la conviction que le porc avait été contaminé en mangeant un porc trichiné. L'existence de la trichinose chez les rats et les souris paraît, en effet, très fréquente. Il importe de constater que, dans les nations précédentes compositions du maître. » Nous signalerons dans les deux premiers actes, traités en opéra-comique, la scène du duel de Manoël, le duo de la fenêtre avec Xaïma, le chœur de la noce, une marche, et surtout l'entrée d'Hermosa la folle. Dans les deux derniers, il faut citer le chant de guerre *Debout! enfants de l'Ibérie*, d'un rythme peu original, mais que Mlle Krauss disait et jouait d'une façon sublime dans sa grande scène du 3e acte; enfin une mélodieuse romance de Ben Saïd, *A force de t'aimer*, dans le 4e acte, lequel est d'ailleurs regardé comme le meilleur de l'opéra. *Le Tribut de Zamora*, qui ne s'est pas maintenu au répertoire, eut, en 1881, 34 représentations. Ses principaux interprètes étaient : Mlle Krauss (Hermosa), Mlle Daram (Xaïma), M. Sellier (Manoël Diaz) et M. Lassalle (Ben Saïd).

* **TRICHINOSE** s. f. — Encycl. Pathol. Facile à diagnostiquer, il tint la campagne pendant un mois, créa de toutes pièces l'artillerie de la division Martineau-Deschenez, et gagna à Coudursou son grade de lieutenant-colonel (18 novembre). Attaché à l'état-major de Bourbaki, il eut la bonne fortune de retarder, au moins pendant quarante-huit heures, la marche enveloppante de l'armée allemande; grâce à lui, le fort de Joux fut mis en état de défense et les pontonniers qu'il y avait amenés criblèrent d'obus les colonnes du général de Werder, juste à point pour permettre au général Billot de se dérober aux bataillons ennemis. Après la paix, il organisa à Valence le 38e d'artillerie, fut promu colonel en 1875 et commanda l'artillerie du 9e corps. Général de brigade le 19 février 1880 et commandant de l'Ecole d'application de Fontainebleau, il fut nommé, le 14 juin 1881, directeur de l'artillerie au ministère de la Guerre; pendant les trois années qu'il resta à

TRICOUPIS (Charilaos), homme politique grec, né à Nauplie en 1832. Après avoir fait ses études à Paris et à Athènes, il entra dans la carrière diplomatique en 1852 et fut successivement attaché à la légation de Londres, secrétaire (1855), chargé d'affaires (1863). Il se tourna ensuite vers la vie politique, fut élu député de Missolonghi, négocia en 1865 la cession des îles Ioniennes à la Grèce et devint, en 1866, ministre des Affaires étrangères. Dans la suite, il reprit plusieurs fois ce poste. Il fut en rivalité constante avec M. Commoundouros, puis avec M. Delyannis, et l'on trouvera à l'article GRÈCE le récit de ces duels politiques. M. Tricoupis est favorable à un rapprochement de la Grèce avec les puissances centrales.

** **TRICYCLE** s. m. — Technol. Vélocipède à trois roues. V. VÉLOCIPÈDE.

* **TRIDUO** s. m. — Doit se dire ainsi, et non *triduum*, d'après l'Académie (éd. de 1877). TRIDUUM continue néanmoins à prévaloir; dans le langage ecclésiastique, il est le seul employé.

TRIE-CHÂTEAU, commune de France (Oise), arrondissement de Beauvais, canton de Chaumont, au confluent de la Troësne et de l'Aunette; 1.873 hab. Ce bourg s'est appelé successivement *Trie-sur-l'Eaux* et *Trie-sur-Troësne*. On y remarque plusieurs édifices classés parmi les monuments historiques : l'église, appartenant aux XIIe et XIIIe siècles; la porte de Gisors, dernier vestige d'un château fort, avec une tour où le prince de Bourbon-Conti offrit l'hospitalité à J.-J. Rousseau en 1767 et 1768; la mairie, ancienne maison de justice seigneuriale du XIIe siècle. Près du bourg, dans le bois de la Garenne, se trouve un beau dolmen. Gilbert de Trie-Château qu'est né, en 1742, le conventionnel Ch.-Antoine Dupuis, auteur de *l'Origine de tous les cultes*.

TRIMÉTHYLAMINE s. f. (tri-mé-ti-la-mi-ne — du pref. *tri*; rad. *méthyle* et *amine*). Chim. et Ind. Ammoniaque composée dérivant de l'ammoniaque par substitution de trois groupes méthyle à trois atomes d'hydrogène $Az(CH^3)^3$.

— **Encycl.** L'histoire chimique de la *triméthylamine* a été faite à l'article AMMONIAQUE, au tome XI du *Grand Dictionnaire*. La fabrication de la triméthylamine se lie intimement à celle du chlorure de méthyle par le procédé de M. Vincent, c'est-à-dire par la distillation des vinasses de betteraves. V. CHLORURE DE MÉTHYLE.

* **TRIMÉTHYLBENZINE** s. f. — Encycl. Chim. Les trois *triméthylbenzines* prévues par la théorie sont connues; ce sont : le *pseudo-cumène*, le *mésitylène* (v. CUMÈNE et MÉSITYLÈNE), et l'*hémellitol* ou *orthotriméthylbenzine* $C^6H^3(CH^3)^3(1,2,3)$. Ce dernier est liquide, ne se solidifie pas à — 15° et bout à 170°. On l'obtient en distillant avec de la chaux le sel calcique de l'acide α-durylique.

TRIMÉTHYLCARBINOL s. m. (tri-mé-ti-lar-bi-nol — rad. *tri*, *méthyle*, *carbinol*). Chim. Syn. de ALCOOL BUTYLIQUE TERTIAIRE. V. BUTYLIQUE.

TRINITRINE s. f. (tri-ni-tri-ne — préf. *tri*; rad. *nitre*). Chim. Ether de la glycérine dérivant de cet alcool par substitution trinitrée à l'hydroxyle. A l'action de l'acide azotique, de trois nitrytes AzO^2 à trois atomes d'hydrogène. Syn. de NITROGLYCÉRINE.

— **Encycl.** La *trinitrine* $C^3H^5(O.AzO^2)^3$, plus connue dans l'industrie des explosifs sous le nom de nitroglycérine, a été étudiée au point de vue de la physiologie et de la thérapeutique par M. Mario Huchard. Il détermine à l'état physiologique, quand on l'ingère à la dose de 1 à six gouttes de solution au centième, de la céphalalgie, de l'accélération cardiaque, de l'hyperémie cérébrale. En thérapeutique, c'est un succédané du nitrite d'amyle dans les cas d'insuffisance aortique, d'angine de poitrine et de migraine cérébroonique.

* **TRINQUET** (Alexis-Louis), membre de la Commune de Paris, né à Valenciennes (Nord) en 1835. — Il est mort à Paris le 12 avril 1882. Il était encore à la Nouvelle-Calédonie lorsqu'il fut porté, en 1880, candidat au conseil municipal de Paris dans la circonscription du Père-Lachaise. Quoique inéligible, il fut élu par 2.358 voix. L'élection fut cassée. L'amnistie étant intervenue, Trinquet se présenta de nouveau aux électeurs municipaux, mais cette fois il échoua. Lorsqu'il est mort, il occupait, depuis un an, un emploi d'inspecteur du matériel de la Ville de Paris, employé spécialement créé pour lui.

Triomphe de la République (LE), monument ayant pour auteur M. Dalou et élevé à Paris sur la place de la Nation. Il a été partiellement inauguré le 21 septembre 1889. Rappelons brièvement l'histoire de ce monument. En 1879, M. Hérold étant préfet de la Seine, le conseil municipal mit au concours une statue de la République à élever sur la place de la République (ancienne place du Château-d'Eau). Parmi les projets soumis au jury du concours figurait celui de M. Dalou, qui habitait alors Londres, où il s'était réfugié après les événements de la Commune et qui fut amnistié quelques jours après l'examen du jury. Le projet de M. Dalou ne remplissait aucune des conditions du con-

cours; mais il était si remarquable que le jury, après avoir choisi le modèle élevé sur la place de la République, décida, à l'unanimité, de demander au conseil municipal de faire exécuter sur l'une des places de Paris l'œuvre de M. Dalou. Le conseil, en 1880, fit droit à cette requête, vota un crédit de 70.000 francs pour assurer l'exécution de ce travail et fit élever rue Montessuy un immense hangar pour servir d'atelier à M. Dalou, les ateliers ordinaires n'ayant pas de dimensions assez vastes. Le crédit de 70.000 francs, reconnu plus tard insuffisant, fut porté à 120.000 francs; le crédit ouvert pour la fonte s'élève à 250.000 francs. Le monument représente un char traîné par deux lions majestueux et hautains. Sur le lion de droite est couché le génie de la Liberté, la main gauche tenant des chaînes; appuyée sur l'autre lion, la main droite se lève en l'air tenant le flambeau de la liberté. Sur le char, des cavaliers supportent une sphère sur laquelle se dresse la République, personnifiée par une femme du peuple, d'allure superbe. Elle vient de combattre derrière une barricade, sa chemise déchirée laisse voir ses seins, son jupon flotte autour d'elle; elle étend une main d'un geste protecteur, de l'autre elle s'appuie sur le faisceau antique : la hache et les verges représentant la Loi. A droite, le char est poussé par un homme du peuple, un forgeron, le torse nu, le tablier du travailleur serré à la ceinture, les pieds dans des sabots. A gauche, il est guidé par la Justice, un sceptre dans la main gauche. A côté du forgeron est un génie portant les attributs du travail : marteau, compas, équerre, etc.; au côté de la Justice, un autre génie tient les balances. Derrière le char, la figure de la Paix embrassant de la main gauche une gerbe de fleurs qu'elle sème de la main droite. Une immense corne d'abondance tenue par trois génies est placée derrière la Justice. La hauteur du char est de 6 mètres et celle de la République de 4m,50.

Triomphe de Silène, groupe par M. Dalou, qui a figuré au Salon de 1885. Le père nourricier de Bacchus, gros, obèse et chancelant, comme le veut la légende, est monté sur son âne trottinant et entouré de nymphes et de satyres. Le mouvement très accentué des personnages, la vie intense de chacun d'eux, la vibration des chairs, qui sont traitées dans la manière frémissante de Rubens, donnent au groupe de M. Dalou une saisissante originalité, et quand on examine chaque morceau l'un après l'autre, on est frappé de la prodigieuse habileté de l'artiste; malheureusement l'ensemble présente une certaine confusion, et sous quelque point de vue que le spectateur veuille se placer la silhouette générale ne se dégage que difficilement. C'est, en somme, un ouvrage extrêmement remarquable sous le rapport de l'exécution, mais dont l'aspect décoratif laisse à désirer, parce qu'il n'est pas assez déterminé.

TRIPARD (Joseph-Elie), général français, né à Lods (Doubs) le 19 juin 1816, mort à Dijon le 12 février 1879. Engagé volontaire au 2e hussards en 1834, il gagna ses premiers grades en Afrique, et sa première étape de gloire fut à Isly. Promu lieutenant-colonel du 4e hussards en 1859, et colonel du 6e lanciers en 1863, c'est à la tête de ce régiment qu'il combattit dès le début de la guerre de 1870. Le 1er septembre, à la bataille de Sedan, il fut blessé d'un éclat d'obus à la main droite et eut un cheval tué sous lui. Nommé général de brigade le 13 septembre, et général de division à titre provisoire le 3 décembre, il fut investi du commandement de la cavalerie réunie à Beaugency. Le général Tripard avait montré tant de bravoure, de dévouement et d'entrain, que, le 9 décembre, il fut cité à l'ordre de la deuxième armée de la Loire pour avoir repoussé avec beaucoup de vigueur une attaque soudaine de l'ennemi à Josnes et l'avoir empêché de tourner l'armée par son extrême droite. Remis général de brigade par la commission de revision des grades, il commandait la brigade de cavalerie du 8e corps lorsqu'en 1876, sur sa demande, pour raisons de santé, il fut mis en disponibilité. Il fut admis à la retraite le 21 avril suivant. Il était commandeur de la Légion d'honneur depuis 1867.

TRIPATOUILLAGE s. m. (tri-pa-tou-lla-ge, *ll* mil). Néol. Action de tripatouiller : *Heureux le debutant dont l'œuvre échappe au* TRIPATOUILLAGE. *Le* TRIPATOUILLAGE *est l'art de fourrer de l'expérience et du Scribe dans toutes les comédies que l'on présente au public, quel que soit le théâtre où on les joue.* (Emile Bergerat.)

TRIPATOUILLER v. a. ou tr. (tri-pa-tou-lle, *ll* mil). Néol. Argot de théâtre. Modifier, en la dénaturant par des additions, des soustractions ou des remaniements faits contre le gré de l'auteur, une œuvre dramatique. Le néologisme, créé par M. Bergerat, explique certaines mœurs particulières à la vie théâtrale, aux directeurs de scènes : *Le mot* TRIPATOUILLER *ne doit pas aller dans le monde et il ressemble en cela à la pipe de Giboyer. Je crois qu'il doit rester au théâtre.* (Emile Bergerat.) Par extension, se dit d'un acteur qui, de son propre fonds, apporte des changements au rôle qu'il récite : TRIPATOUILLÉ *par le compère, mon rondeau n'est plus reconnaissable.* (P. Burani.)

* **TRIPHÉNYLMÉTHANE** s. m. (chez les auteurs, ce mot, donné comme féminin au *Grand Dictionnaire*, est le plus souvent masculin, comme le mot « méthane » dont il dérive). — **Encycl.** Chim. Le *triphénylméthane* $CH(C^6H^5)^3$ est un type autour duquel on a groupé très naturellement un certain nombre de matières colorantes tirées du goudron de houille. La connaissance des liens chimiques qui rattachent ces corps au triphénylméthane a permis de réaliser des progrès rapides dans leur fabrication.

Les nouvelles syntheses de matières colorantes se rattachant au triphénylméthane ont pour point de départ l'oxychlorure de carbone $COCl^2$ appelé aussi phosgène ou chlorure de carbonyle.

Miechler a montré que le chlorure de carbonyle transforme facilement la diméthylaniline $C^6H^5Az.(CH^3)^2$ en un corps appartenant à la série du diphénylméthane, la *tétraméthyldiamidobenzophénone*

$$CO < \begin{matrix} C^6H^4Az.(CH^3)^2 \\ C^6H^4Az.(CH^3)^2 \end{matrix}$$

les autres bases tertiaires donnent des produits analogues.

D'un autre côté, le benzhydrol ou diphénylcarbinol, obtenu en traitant la benzophénone par l'amalgame de sodium, s'unissant aisément une molécule aromatique et donne des composés de la série du triphénylméthane. C'est ainsi que le triphénylméthane lui-même s'obtient par l'action de la benzine sur le benzhydrol en présence de l'acide phosphorique, qui élimine une molécule d'eau.

En remplaçant, dans la réaction précédente, la benzine par la diméthylaniline, Fischer a obtenu le *diméthylamidotriphénylméthane* $CH(C^6H^5)^2.[C^6H^4Az(CH^3)^2]$. Si maintenant, dans la même réaction, au lieu du benzhydrol on fait agir l'alcool secondaire $CH.OH.[C^6H^4Az(CH^3)^2]$ obtenu par l'action de l'amalgame de sodium sur son acétone la tétraméthyldiamidobenzophenone), on obtient la leucobase du violet hexaméthylique, laquelle est l'*hexaméthyltriamidotriphénylméthane* $CH[C^6H^4Az(CH^3)^2]^3$. Le *violet hexaméthylique* lui-même C.Cl $[C^6H^4Az(CH^3)^2]^3$ peut se former directement en chauffant avec l'alcool secondaire par l'acétone et en faisant intervenir le chlorure de carbonyle.

Beaucoup d'autres matières colorantes peuvent être préparées par la même méthode de synthèse.

D'une part, en effet, une multitude d'amines peuvent remplacer la diméthylamine. Le *bleu Victoria*

$$C.Cl[C^6H^4(CH^3)^2]^2[C^6H^4Az.H.C^6H^7],$$

par exemple, s'obtient en faisant réagir en présence du chlorure de carbone le-phényl-α-naphtylamine sur la tétraméthyldiamidobenzophénone.

D'autre part, la tétraméthyldiamidobenzophénone peut être remplacée par le dérivé éthylique correspondant. Ces réactions par l'oxychlorure de carbonne peuvent être variées en quelque sorte à l'infini. Leur importance industrielle est considérable, parce qu'elles fournissent le rendement théorique sans aucune perte. « L'admirable procédé de M. Lauth, qui a régné sans partage pendant plus de quinze ans dans l'industrie du violet de diméthylaniline, nous paraît, dit M. de Becchi, destiné à s'effacer devant les nouveles méthodes plus compliquées, il est vrai, d'une exécution plus délicate, mais donnant des produits plus beaux, plus variés et avec des rendements supérieurs. »

* **TRIPHTONGUE** s. f. — Doit s'écrire ainsi et non TRIPHTHONGUE, d'après la nouvelle orthographe de l'Académie (éd. de 1877).

* **TRIPLET** s. m. — **Encycl.** Archéol. Groupe de trois fenêtres qui ornait la façade des églises du XIIIe siècle et symbolisait la Trinité; une archivolte, couronnant les trois fenêtres, figurait l'unité dans la Trinité : *Le* TRIPLET *de l'église de Moirax.*

TRIPLIN (Théodore), littérateur et voyageur polonais, né à Kalisch (gouv. de Varsovie) en 1813. Son père était professeur au lycée de Kalisch. Il y fit lui-même ses études classiques, et alla ensuite étudier la médecine à l'université de Konigsberg; il se fit recevoir docteur à celle de Montpellier, puis, au lieu d'exercer la profession médicale, se livra à son goût pour les voyages. Il visita successivement le Danemark, la Suède, la Norvège, l'Angleterre, l'Espagne, le Portugal, le Maroc et l'Italie. Ses relations de voyages, très bien faites et très instructives, forment la meilleure partie de son bagage littéraire; il en fit paraître une première série en 1852 (Varsovie, 2 vol. in-8°). La collection s'est, depuis, beaucoup augmentée : il a, de plus, écrit un certain nombre de romans. Voici les titres de ses principaux ouvrages : *Sigismond en Espagne* (1852); *le Médecin en Suisse* (1852); *Asmodée à Paris* (1854); *Souvenirs d'un médecin polonais à l'étranger* (1855); *Excursion dans les landes de Pologne et de Hongrie* (1856); *la Mascarade dans les nuages* (1856); *les Somnambules ou le Malheur prévu* (1857); *l'Amazone*, roman (1857); *Voyage d'un médecin polonais dans son propre pays* (1858); *Journal d'un voyage dans la Lithuanie et la Samogitie* (1859); *Deux Esprits*, roman (1859). Il a en outre publié quelques relations d'autres voyageurs : *Voyage dans le Sahara*, de Jacques Arago (1854); *Voyage autour du monde du docteur A. Zenowicz sur la frégate l'« Ermeneja »* (1855); *la Retraite de la Bérésina racontée par le comte Antoine Lanckorowski, colonel dans l'armée polonaise* (1857); *Voyage d'un violoniste polonais en Danemark, en Suède et en Norvège* (1857). Lors de la guerre d'Italie (1859), il vint se mettre, comme médecin, au service des ambulances italiennes, et, à la paix, visita en détail les principales villes de la péninsule, ce qui lui fit rédiger de nouvelles *Impressions de voyage en Italie* (1878).

TRIVIER (Elisée-Camille-Ernest), marin et explorateur français, né à Rochefort (Charente-Inférieure) le 15 mars 1842. Il entra dans la marine militaire en 1874 et devint capitaine au long cours. Doué de toutes les qualités physiques et morales qui sont nécessaires à un voyageur, il voyait avec regret que parmi les grands explorateurs de l'Afrique centrale ne figurait aucun nom de Français. Il accepta donc avec empressement la proposition que lui fit M. Gounouihou, directeur du journal « la Gironde » de Bordeaux, de faire les frais d'une expédition dans ces régions. Chargé d'une mission du ministre de l'Instruction publique, il partit de Bordeaux le 21 août 1888 pour Loango, à l'embouchure du Congo. Il visita cette ville le 10 décembre 1888, accompagné seulement de trois compagnons, M. Emile Weissemburger et deux Sénégalais qui connaissaient les principaux dialectes de l'Afrique intérieure. Vers la fin de décembre, M. Weissemburger disparaissait dans des circonstances restées inconnues. M. Trivier n'en continua pas moins sa route et, en remplaçant, dans la réaction précédente, la benzine par la diméthylaniline, Fischer a obtenu le *diméthylamidotriphénylméthane* $CH(C^6H^5)^2.[C^6H^4Az(CH^3)^2]$. Si maintenant, dans la même réaction, au lieu du benzhydrol on fait agir l'alcool secondaire $CH.OH.[C^6H^4Az(CH^3)^2]$ (obtenu par l'action de l'amalgame de sodium sur son acétone la tétraméthyldiamidobenzophenone), on obtient la leucobase du violet hexaméthylique, laquelle est l'*hexaméthyltriamidotriphénylméthane* $CH[C^6H^4Az(CH^3)^2]^3$. Le *violet hexaméthylique* lui-même C.Cl $[C^6H^4Az(CH^3)^2]^3$ peut se former directement en chauffant avec l'alcool secondaire par l'acétone et en faisant intervenir le chlorure de carbonyle.

Beaucoup d'autres matières colorantes peuvent être préparées par la même méthode de synthèse.

D'une part, en effet, une multitude d'amines peuvent remplacer la diméthylamine. Le *bleu Victoria*

$$C.Cl[C^6H^4(CH^3)^2]^2[C^6H^4Az.H.C^10H^7],$$

par exemple, s'obtient en faisant réagir en présence du chlorure de carbone le-phényl-α-naphtylamine sur la tétraméthyldiamidobenzophénone.

D'autre part, la tétraméthyldiamidobenzophénone peut être remplacée par le dérivé éthylique correspondant. Ces réactions par l'oxychlorure de carbonne peuvent être variées en quelque sorte à l'infini. Leur importance industrielle est considérable, parce qu'elles fournissent le rendement théorique sans aucune perte. « L'admirable procédé de M. Lauth, qui a régné sans partage pendant plus de quinze ans dans l'industrie du violet de diméthylaniline, nous paraît, dit M. de Becchi, destiné à s'effacer devant les nouveles méthodes plus compliquées, il est vrai, d'une exécution plus délicate, mais donnant des produits plus beaux, plus variés et avec des rendements supérieurs. »

* **TRIPHTONGUE** s. f. — Doit s'écrire ainsi et non TRIPHTHONGUE, d'après la nouvelle orthographe de l'Académie (éd. de 1877).

* **TRIPLET** s. m. — **Encycl.** Archéol. Groupe de trois fenêtres qui ornait la façade des églises du XIIIe siècle et symbolisait la Trinité; une archivolte, couronnant les trois fenêtres, figurait l'unité dans la Trinité : *Le* TRIPLET *de l'église de Moirax.*

TRIPLIN (Théodore), littérateur et voyageur polonais, né à Kalisch (gouv. de Varsovie) en 1813. Son père était professeur au lycée de Kalisch. Il y fit lui-même ses études classiques, et alla ensuite étudier la médecine à l'université de Konigsberg; il se fit recevoir docteur à celle de Montpellier, puis, au lieu d'exercer la profession médicale, se livra à son goût pour les voyages. Il visita successivement le Danemark, la Suède, la Norvège, l'Angleterre, l'Espagne, le Portugal, le Maroc et l'Italie. Ses relations de voyages, très bien faites et très instructives, forment la meilleure partie de son bagage littéraire; il en fit paraître une première série en 1852 (Varsovie, 2 vol. in-8°). La collection s'est, depuis, beaucoup augmentée : il a, de plus, écrit un certain nombre de romans. Voici les titres de ses principaux ouvrages : *Sigismond en Espagne* (1852); *le Médecin en Suisse* (1852); *Asmodée à Paris* (1854); *Souvenirs d'un médecin polonais à l'étranger* (1855); *Excursion dans les landes de Pologne et de Hongrie* (1856); *la Mascarade dans les nuages* (1856); *les Somnambules ou le Malheur prévu* (1857); *l'Amazone*, roman (1857); *Voyage d'un médecin polonais dans son propre pays* (1858); *Journal d'un voyage dans la Lithuanie et la Samogitie* (1859); *Deux Esprits*, roman (1859). Il a en outre publié quelques relations d'autres voyageurs : *Voyage dans le Sahara*, de Jacques Arago (1854); *Voyage autour du monde du docteur A. Zenowicz sur la frégate l'« Ermeneja »* (1855); *la Retraite de la Bérésina racontée par le comte Antoine Lanckorowski, colonel dans l'armée polonaise* (1857); *Voyage d'un violoniste polonais en Danemark, en Suède et en Norvège* (1857). Lors de la guerre d'Italie (1859), il vint se mettre, comme médecin, au service des ambulances italiennes, et, à la paix, visita en détail les principales villes de la péninsule, ce qui lui fit rédiger de nouvelles *Impressions de voyage en Italie* (1878).

TRIVIER (Elisée-Camille-Ernest), marin et explorateur français, né à Rochefort (Charente-Inférieure) le 15 mars 1842. Il entra dans la marine militaire en 1874 et devint capitaine au long cours. Doué de toutes les qualités physiques et morales qui sont nécessaires à un voyageur, il voyait avec regret que parmi les grands explorateurs de l'Afrique centrale ne figurait aucun nom de Français. Il accepta donc avec empressement la proposition que lui fit M. Gounouihou, directeur du journal « la Gironde » de Bordeaux, de faire les frais d'une expédition dans ces régions. Chargé d'une mission du ministre de l'Instruction publique, il partit de Bordeaux le 21 août 1888 pour Loango, à l'embouchure du Congo. Il visita cette ville le 10 décembre 1888, accompagné seulement de trois compagnons, M. Emile Weissemburger et deux Sénégalais qui connaissaient les principaux dialectes de l'Afrique intérieure. Vers la fin de décembre, M. Weissemburger disparaissait dans des circonstances restées inconnues. M. Trivier n'en continua pas moins sa route et, après avoir atteint Stanley-Falls, incliner fortement vers le sud; il traversa le Lounda, touche les lacs Tanganyika et Nyassa et arriva le 16 décembre 1889 avec ses deux Sénégalais à Quilimane, aux bouches du Zambèse. Il avait traversé l'Afrique de l'Ouest à l'Est en 356 jours sans tirer un coup de fusil, grâce à un excellent système de sérieuses difficultés. De Quilimané, le capitaine Trivier gagna Mozambique et Zanzibar, d'où il prit le chemin de retour en France dans des derniers jours de janvier. Ses dernières journées chaleureuses furent faites à Bordeaux, La Rochelle et Paris, à l'heureux explorateur, qui, le 8 février, reçut la croix d'officier de la Légion d'honneur.

TRIUMPH s. m. — Vitic. Cépage américain. V. CÉPAGE.

Trocadéro (PALAIS DU). Le palais du Trocadéro, construit à Paris en 1878 sur la place du Roi-de-Rome (aujourd'hui place du Trocadéro), a survécu à l'Exposition universelle de 1878, à l'occasion de laquelle il fut édifié par les architectes Davioud et Bourdais, à la suite d'un concours public. Le plan général en est aussi remarquable par les proportions que par l'ordonnance; mais ce n'est pas seulement par son ensemble que cette construction est originale; elle l'est aussi par ses détails. Le pavillon du centre, dit M. Gabriel Lafaille, figure, avec ses deux ailes, une sorte d'oiseau colossal au vol ployé en arc, comme celui des éperviers ou des faucons et des plus gracieux des oiseaux de proie. Ce n'est pas du palais du Trocadéro que Frédéric II eût fait cette critique si méritée par celle du Versailles : « Le corps de pigeon avec des ailes d'aigle. » Le 1er étage se compose d'une « loggia » demi-circulaire, haute, étroite et de grand air, avec de nombreuses baies dont les meneaux, formées par des sections de voûtes évasées, décrivent une rangée d'ogives élégantes et robustes. Le mur extérieur est plaqué de plinthes carrées qui, par leur forte saillie, remplacent avec plus de solidité et non moins de grâce la colonnade classique. Ces pilastres s'appuient sur le frontispice d'une vasque géante d'eau, qui, du côté du Champ-de-Mars, sert de base à la partie centrale du monument. Le rez-de-chaussée, par opposition, forme un promenoir bas et large, pavé avec une mosaïque très sobre de couleur et de dessin, à colonnes carrées, dont les fûts, engagés dans la dalle, à la manière de certains piliers de l'époque romane, combattent d'une façon heureuse l'écrasement relatif du plafond. Une terrasse, qui offre sur Paris un point de vue merveilleux, constitue le 3e étage. De là s'élance le dôme, flanqué de ses deux tours et surmonté de la « Renommée » de Mercié. Autour de la terrasse règne une balustrade interrompue de piédestaux supportant des statues. Les ailes du palais se rattachent harmonieusement au corps central et développent avec une ampleur magnifique leurs galeries à colonnades. Chacun des pavillons de tête porte à la base de son parachèvement un épi en plomb d'un dessin très élégant. « Tout cet ensemble, dit encore M. Gabriel Lafaille, est aéré, lumineux, grandiose, simple sans sévérité, comme il convient à un temple de l'art. » La plate-forme des tours du Trocadéro, à laquelle on accède par ascenseurs, est élevée de 80 mètres au-dessus du sol de la place; cette altitude dépasse de 14 mètres celle des tours de Notre-Dame. Sur la place du Trocadéro est l'entrée principale du palais, précédée d'un vestibule ayant 50 mètres de large. De chaque côté de ce vestibule s'ouvre une vaste galerie demi-circulaire où sont installés les musées des moulages et de sculpture comparée, et le musée d'ethnographie. V. MUSÉE.

Par la position qu'elle occupe, la pièce d'eau qui sert de base à la partie centrale du monument et qui se trouve dans l'axe du pont d'Iéna fait partie intégrante de l'édifice. Inspiré de celle de Saint-Cloud, elle est ornée de statues dues à Falguière, Hiolle, Millet, Schœnewerk. La maçonnerie du bassin est faite de marbre. Le jardin, ou plutôt l'immense parterre qui étage ses massifs sur le versant de la colline, est une des plus grandes attractions de Paris, qui y trouve de véritables merveilles florales.

L'intérieur du palais est digne de son architecture extérieure. La salle des fêtes est non seulement la plus vaste, mais encore la mieux entendue de la capitale. Elle occupe à elle seule toute la rotonde du palais, et peut contenir 6.000 personnes. Neuf portes donnant sur les corridors circulaires et correspondant à des fenêtres ornées de meneaux à nervures dans le goût des églises de la fin du XVIe siècle, servent d'entrée et de sortie. La salle a 35 mètres de hauteur et 50 mètres de diamètre; les tribunes, au lieu d'être en saillie, sont prises dans le mur, à la façon des tribunes d'église, et elles se trouvent par rangées sous chacune des neuf baies. Au-dessous des tribunes commencent les gradins, qui, ceinturant le pourtour du fond de la salle, une élégante estrade, de forme octogonale, qu'on ne voit dans aucun théâtre, forme la scène et sert d'orchestre pouvant contenir au moins 600 musiciens. Le plafond de la salle est moucheté de fleurons. Signalons une vaste composition qui décore le fronton. Elle est due au peintre de M. Charles Lameire et représente « la France harmonieuse mêlant à elle les autres nations ». Dans le jardin du Trocadéro, les amateurs par la pièce d'eau dont nous avons parlé, est une cascade d'un très bel effet. Les eaux tombent de 9 mètres de hauteur et rejaillissent sur 7 gradins avant d'arriver au réservoir final. Aux quatre angles du grand bassin, on remarque quatre statues en fonte dorée : le Bœuf, par Cain; le Cheval, par Fremiet; le Tigre, par Fremiet; le Rhinocéros, par Jacquemart. Ces statues qui surmontent les piédestaux de la terrasse sont : l'Europe, de Schœnewerk; l'Asie, de Dubois; l'Afrique, de Millet; l'Océanie; l'Amérique du Nord, de Hiolle; l'Amérique du Sud, de Millet; l'Afrique, de Durand. Enfin, voici la nomenclature des statues qui ornent la terrasse supérieure : l'Architecture, par Soldi; la Musique, par Schrœder; la Mécanique, par Roger; la Photographie, par Thabard; l'Orfèvrerie, par Vasseur; l'Industrie des métaux, par Vauréal; la Physique, par Sobre; l'Agriculture, par Aubé; la Peinture, par Barthélemy; la Céramique, par Bourgeois; la Céramique, par Chambard; la Botanique, par Baujault; la Navigation, par Chervet; la Chimie, par Chevalier; l'Industrie forestière, par Chrétien; l'Eblouissement, par Clère; la Minéralogie, par Saint-Jean; la Sculpture, par Vital-Dubray; les Mathématiques, par Cambon; la Géométrie, par [Eude; l'Imprimerie, par Felon; l'Industrie des tissus, par Gautherin; la Médecine,

V. MÉDECINE.

Par la position qu'elle occupe, la pièce d'eau qui sert de base à la partie centrale du monument et qui se trouve dans l'axe du pont d'Iéna fait partie intégrante de l'édifice. Inspirée de celle de Saint-Cloud, elle est ornée de statues dues à Falguière, Hiolle, Millet, Schœnewerk. La maçonnerie du bassin est faite de marbre. Le jardin, ou plutôt l'immense parterre qui étage ses massifs sur le versant de la colline, est une des plus grandes attractions de Paris, qui y trouve de véritables merveilles florales.

L'intérieur du palais est digne de son architecture extérieure. La salle des fêtes est non seulement la plus vaste, mais encore la mieux entendue de la capitale. Elle occupe à elle seule toute la rotonde du palais, et peut contenir 6.000 personnes. Neuf portes donnant sur les corridors circulaires et correspondant à des fenêtres ornées de meneaux à nervures dans le goût des églises de la fin du XVIe siècle, servent d'entrée et de sortie. La salle a 35 mètres de hauteur et 50 mètres de diamètre; les tribunes, au lieu d'être en saillie, sont prises dans le mur, à la façon des tribunes d'église, et elles se trouvent par rangées sous chacune des neuf baies. Au-dessous des tribunes commencent les gradins, qui, ceinturant le pourtour du fond de la salle, une élégante estrade, de forme octogonale, qu'on ne voit dans aucun théâtre, forme la scène et sert d'orchestre pouvant contenir au moins 600 musiciens. Le plafond de la salle est moucheté de fleurons. Signalons une vaste composition qui décore le fronton. Elle est due au peintre de M. Charles Lameire et représente « la France harmonieuse mêlant à elle les autres nations ». Dans le jardin du Trocadéro, les amateurs par la pièce d'eau dont nous avons parlé, est une cascade d'un très bel effet. Les eaux tombent de 9 mètres de hauteur et rejaillissent sur 7 gradins avant d'arriver au réservoir final. Aux quatre angles du grand bassin, on remarque quatre statues en fonte dorée : le Bœuf, par Cain; le Cheval, par Fremiet; le Tigre, par Fremiet; le Rhinocéros, par Jacquemart. Ces statues qui surmontent les piédestaux de la terrasse sont : l'Europe, de Schœnewerk; l'Asie, de Dubois; l'Afrique, de Millet; l'Océanie; l'Amérique du Nord, de Hiolle; l'Amérique du Sud, de Millet; l'Afrique, de Durand. Enfin, voici la nomenclature des statues qui ornent la terrasse supérieure : l'Architecture, par Soldi; la Musique, par Schrœder; la Mécanique, par Roger; la Photographie, par Thabard; l'Orfèvrerie, par Vasseur; l'Industrie des métaux, par Vauréal; la Physique, par Sobre; l'Agriculture, par Aubé; la Peinture, par Barthélemy; la Céramique, par Bourgeois; la Céramique, par Chambard; la Botanique, par Baujault; la Navigation, par Chervet; la Chimie, par Chevalier; l'Industrie forestière, par Chrétien; l'Eblouissement, par Clère; la Minéralogie, par Saint-Jean; la Sculpture, par Vital-Dubray; les Mathématiques, par Cambon; la Géométrie, par [Eude; l'Imprimerie, par Felon; l'Industrie des tissus, par Gautherin; la Médecine,

V. MÉDECINE.

vaux se réfèrent principalement, dans ces dernières années, à la criminalité et aux hommes et aux choses des races latines.

TRŒLTSCH (Antoine-Frédéric, baron DE), médecin allemand, né à Schwabach, près de Nuremberg, en 1829. Il fit ses études médicales à Wurzbourg de 1849 à 1853, fréquenta ensuite la polyclinique de Munich et s'adonna spécialement à l'étude des maladies des yeux et des oreilles à Berlin, à Prague, à Dublin, à Londres et à Paris. Il s'établit ensuite comme spécialiste pour les maladies des oreilles à Wurzbourg, où il obtint une chaire à l'université. On lui doit une nouvelle méthode d'exploration de l'oreille à l'aide d'un miroir concave et de la lumière du jour, et les ouvrages suivants : *Lettres de voyage sur l'état de la médecine des yeux et des oreilles en Grande-Bretagne et en Irlande* (1855-1856); *Traité de la médecine des oreilles, y compris l'anatomie de l'oreille* (Wurzbourg, 1862); *les Maladies chirurgicales de l'oreille*, dans le « Manuel de chirurgie » de Pitha et Billroth (Erlanger, 1866, 3 vol.); *les Maladies de l'organe de l'ouïe dans l'enfance*, dans le « Manuel des maladies des enfants » de Gerhardt (Tubingue, 1879); *Contribution à l'anatomie pathologique de l'oreille et à l'histoire de la médecine des oreilles* (Leipzig, 1883).

TROËNE s. m. Bot. — Doit s'écrire ainsi et non TROÈNE, d'après la nouvelle orthographe de l'Académie (éd. de 1877).

* **TROIE.** V. HISSARLIK et ILIOS.

Trois femmes pour un mari, comédie bouffe en trois actes par M. Charles Lancourt (théâtre Cluny, 11 janvier 1884). La pièce, qui repose sur une inextricable série d'imbroglios, est un de ces vaudevilles dont nous avons parlé, est une comédie du plus bel effet. Les eaux tombent de 9 mètres de hauteur et rejaillissent sur 7 gradins avant d'arriver au réservoir final. Aux quatre angles du grand bassin, on remarque quatre statues en fonte dorée : le Bœuf, par Cain; le Cheval, par Fremiet; le Tigre, par Fremiet; le Rhinocéros, par Jacquemart. Ces statues qui surmontent les piédestaux de la terrasse sont : l'Europe, de Schœnewerk; l'Asie, de Dubois; l'Afrique, de Millet; l'Océanie; l'Amérique du Nord, de Hiolle; l'Amérique du Sud, de Millet; l'Afrique, de Durand. Enfin, voici la nomenclature des statues qui ornent la terrasse supérieure : l'Architecture, par Soldi; la Musique, par Schrœder; la Mécanique, par Roger; la Photographie, par Thabard; l'Orfèvrerie, par Vasseur; l'Industrie des métaux, par Vauréal; la Physique, par Sobre; l'Agriculture, par Aubé; la Peinture, par Barthélemy; la Céramique, par Bourgeois; la Céramique, par Chambard; la Botanique, par Baujault; la Navigation, par Chervet; la Chimie, par Chevalier; l'Industrie forestière, par Chrétien; l'Eblouissement, par Clère; la Minéralogie, par Saint-Jean; la Sculpture, par Vital-Dubray; les Mathématiques, par Cambon; la Géométrie, par [Eude; l'Imprimerie, par Felon; l'Industrie des tissus, par Gautherin; la Médecine,

V. MÉDECINE.

septuor et un monologue parodié d'*Hamlet : Être ou ne pas être.* Les interprètes étaient Mmes Péschard, Luce, Gauthier, Marchal, Bl. Miroir; MM. Daubray, Colombey, Homerville.

* **TROLLOPE** (Antony), né en 1815. — Il est mort le 7 décembre 1882 à Londres. Ses derniers ouvrages sont : *l'Afrique du Sud* (1878), et *l'Amour d'un vieillard* (1884, 2 vol.), roman posthume.

* **TROMBE.** — **Encycl.** Météorol. V. CYCLONE.

TROMOMÈTRE s. m. (tro-mo-mè-tre — du gr. *tremos*, tremblement; *metron*, mesure). Phys. Sorte de stismomètre très sensible.

* **TRON** (Charles-Laurent), homme politique français, né à Bagnères-de-Luchon (Haute-Garonne) le 13 mars 1817. — Il est mort à Paris le 16e juin 1881. Après avoir échoué aux élections législatives du 16e août 1880, ce partisan de toutes les réactions était rentré dans la vie privée.

TROPÉINE s. f. (tro-pé-i-ne — rad. *tropaïe*). Chim. Nom de plusieurs alcaloïdes qui se forment quand on chauffe au bain-marie des sels organiques de la tropine avec l'acide chlorhydrique étendu.

— **Encycl.** Les *tropéines* se forment par simple dédoublement de sels de tropine. Or, on sait que

$$C^7H^{13}AzO^3 + H^2O = C^6H^{15}AzO + C^9H^{10}O^3.$$

Atropine. Eau. Tropine. Ac.tropique.

Donc l'atropine est une tropéine; c'est la tropéine de l'acide tropique.

On connaît la *tropéine salicylique* ou *salicyltropéine* $C^6H^{13}AzO^3$, cristallisable, fusible vers 62°, peu soluble dans l'eau; la *tropéine oxybenzoïque*, isomérique avec la précédente, fusible à 226°; la *tropéine parazybenzoïque*, isomérique avec les précédentes, fusible à 225°; la *tropéine oxytoluique* $C^{16}H^{21}AzO^3$ ou *homatropine*, incristallisable, homologue supérieure de la précédente et inférieure de l'atropine, possédant les propriétés toxiques de cette dernière, mais à un moindre degré, et pouvant lui être substituée quelquefois avec avantage en ophtalmologie. Ce nom employé par M. Ladenburg, bien décidé à rester garçon, pour éviter, en effet, peu de temps après qu'une rapide et brillante campagne eut ouvert les portes d'Alger à l'armée française, on organisa les corps indigènes de zouaves, de goumiers marocains, de spahis et de tirailleurs algériens. Ce fut, sans contredit, la meilleure innovation introduite dans l'armée d'Afrique. Composés par moitié de Français (surtout les cadres) et d'indigènes, et équipés à l'orientale, ces corps eurent, dès l'origine, une physionomie tout à fait distincte, et bien que faisant, depuis, partie de l'armée régulière, ils s'en sont toujours pour ainsi dire détachés et par la nature des services qu'ils rendent et par leur véritable inféodation à la terre d'Afrique; tels sont surtout les tirailleurs algériens ou *turcos* et les spahis. Mais, depuis les guerres de Crimée, jusqu'aux dernières campagnes, turcos et spahis ont pris une place considérable dans l'armée française, et ils sont vraiment Français, ces héroïques compagnons d'armes de nos victoires comme de nos revers.

Au Tonkin, nous avons les *tirailleurs annamites*, créés par décret du 18 mai 1884 (régiment à 3 bataillons de 4 compagnies) et les *tirailleurs tonkinois*; ces derniers forment, actuellement 4 régiments composés d'indigènes et de cadres français. Ce sont aussi de braves auxiliaires dont on reconnaît de plus en plus l'utilité. « L'Annamite, dit M. Paul Bonnetain, marche à l'aise et fait tranquillement un rude service sous les ardeurs d'un ciel de feu. Il est docile, très doux, d'une gaieté enfantine, d'une adresse de singe. Longtemps, nous l'avons cru poltron, parce que son courage est un courage de bonddhiste, c'est-à-dire surtout passif; mais depuis qu'on l'a enrégimenté et mené au feu sous notre drapeau, on l'a découvert soldat excellent jusqu'à la bravoure et se battant aussi bien pour notre cause qu'il l'avait fait jadis contre elle. Son respect de l'autorité est proverbial et plein de déférence. » Tirailleurs annamites et tirailleurs tonkinois, depuis qu'ils ont été formés, ont mérité déjà bien des fois des citations à l'ordre du jour du corps expéditionnaire ou d'occupation : en octobre 1884, aux combats de Laur et de Chu; en janvier 1885, pour l'attaque du marché de Ha-Ho et pour celle de Noui-Boy; en février 1885, aux combats de Dong-Sang. Il faut citer la belle conduite de la 8e compagnie du 1er régiment tonkinois lors de la défense de Tuyen-Quan. Il est juste de rappeler aussi le fait d'armes du 3 novembre 1887, dans lequel une reconnaissance composée de 20 tirailleurs tonkinois et de 10 hommes du bataillon d'Afrique, sous les ordres de l'adjudant Chigot, mit en pleine déroute plus de 300 Chinois à l'attaque du village de Kep-Ka, et le général Munier, dans son ordre du jour relatant le combat du 3 novembre, cite avec éloge, en même temps que le chef du détachement, plusieurs tirailleurs tonkinois. En 1886, on décida que deux escadrons de dragons annamites seraient créés. Formés à Hué, ils cesserent d'exister peu de mois après; mais l'on organisa ensuite à Hanoï un groupe de 50 cavaliers indigènes appelés « spahis tonkinois ». Dans nos possessions des Indes, nous avons deux compagnies de cipayes; puis il faut compter aussi une compagnie de tirailleurs sakalaves; deux compagnies de tirailleurs gabonnais et un peloton de miliciens à Obock.

Au Sénégal existent : un corps de *tirailleurs sénégalais* de 9 compagnies; une compagnie de conducteurs d'artillerie sénégalais et une compagnie de spahis. Créés en 1843 pour être attachés spécialement à la colonisation, les spahis sénégalais comportaient alors un seul peloton, sous les ordres du lieutenant Petit. A peine arrivés dans la colonie, ces cavaliers, au nombre de 25, eurent à se mesurer avec une véritable armée de nègres. L'épisode du combat de Cascas, où le peloton de spahis, dans une charge furieuse, mit en déroute une troupe de 2.000 nègres, est resté légendaire. Les difficultés augmentant, l'ordonnance royale du 21 juillet 1845 mit un escadron du 1er régiment de spahis algériens au service de la marine pour être affecté au Sénégal. Cet effectif a toujours été conservé. Ce petit